

Queba et Mette

André Casault

Volume 46, numéro 4 (266), novembre 2004

Habiter hors de

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32902ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Casault, A. (2004). Queba et Mette. *Liberté*, 46(4), 54–58.

Queba et Mette

André Casault

Beijing, 21 septembre 1983

Je suis assis sur la banquette arrière d'un vieux taxi chinois bleu poudre, une voiture toute en formes rondes fabriquée en Chine et dont le modèle n'a pas changé depuis les années 1950. Nous roulons vers l'Institut des langues de Beijing, du moins, je l'espère, car je ne connais pas la ville. Le chauffeur qui me guide est jeune, il me parle en chinois, convaincu que je comprends sa langue, après tout, on est à Beijing.

Un peu plus tôt, à mon arrivée à l'aéroport, j'ai eu de la difficulté à me faire comprendre, à trouver quelqu'un parlant le français ou l'anglais. Au bout d'un moment, un homme a fini par saisir où je voulais me rendre et m'a aidé à trouver ce taxi. De toute évidence, les étrangers n'arrivent pas souvent seuls ici.

Beijing est grise et poussiéreuse, pas jolie, plus tard elle me plaira. Nous circulons du nord-est au nord-ouest, juste à l'extérieur des limites de l'ancienne ville, lentement, entre des villages rattrapés par la ville. Je suis surpris de voir tant de gens le long de la route. Le taxi se déplace difficilement à travers les vélos, les voitures sont rares. Une certaine tristesse se dégage de ce paysage étranger.

Je n'arrive pas à décoder ce que je vois, ce sont peut-être ces caractères chinois qui me donnent cette impression de jamais vue, tout semble opaque et distant. Depuis le départ de Québec, tout va trop vite. Il n'y pas si longtemps encore les hommes parcouraient la planète à pied, à cheval, en bateaux, lentement. Ils le faisaient sûrement, eux aussi, par curiosité, mus par quelque énergie insolite ou simplement pour aller devant. Aujourd'hui, on peut se préparer

au voyage, apprendre sur l'autre avant de partir, parfois même sans partir. Mais pour ceux qui, comme moi, apprennent en faisant, il faut du temps et du faire.

Institut des langues de Beijing, décembre 1983

Je me dirige vers le 八楼 (ba lou / résidence numéro 8). La chambre de Queba est au troisième étage du côté sud. Dans ce coin de corridor, les portes sont toutes ouvertes. Ça entre et ça sort sans frapper. Il est là, avec quatre ou cinq de ses voisins, et la discussion est très animée. C'est toujours comme ça ici.

J'entre et m'assois sur le lit en attendant que Queba prépare ses livres. Passivement, ma tête se laisse envahir par cette chambre. Le plancher est en béton lisse craquelé, les murs sont recouverts d'un crépi, blanc mat à partir de la hauteur de la taille et turquoise pâle lustré au-dessous. Des traces d'usure nous racontent des histoires. Sur le mur du fond, il y a une grande fenêtre à volets. Il fait déjà noir à l'extérieur. À gauche au fond de la chambre, la porte d'un petit rangement intégré est entrouverte. Le mobilier est modeste : deux pupitres de travail et deux chaises en bois, deux étagères, deux lits simples, des matelas de coton déposés sur une base de planches. Le reste des choses est fourni aux étudiants à leur arrivée et se résume au strict minimum : une douillette de coton, un oreiller bourré de grains de riz, des draps, une couverture, un grand thermos, une petite bassine de fer blanc peinte d'un motif à fleurs, deux serviettes. Les murs sont vides, rien devant la fenêtre ni sur le plancher, pas d'autre mobilier et, quelques livres scolaires mis à part, rien sur les étagères. Des vêtements traînent sur les deux lits, d'autres sont pendus sur une corde tirée en travers de la chambre. Un grand néon est allumé au plafond. Sur un des pupitres, un cahier ouvert, un crayon et une lettre décachetée, je reconnais les timbres de Guinée-Bissau que Madeleine avait conçus.

K-3 (Kapa-tres), 18 novembre 1980

Je viens de descendre du bac de Farim, je roule vers Bissau, je m'arrête à K-3, une petite tabanka en bordure de la route. Je viens chercher Siaka, le neveu d'un des tailleurs qui travaillent en face de chez moi, à Farim. Ce sera sa première visite dans la capitale. Je laisse ma Peugeot bâchée au bord des premières huttes, Siaka est là, il m'attendait, il me présente à sa mère, il veut me faire voir sa hutte, sa mère, des yeux et des mains, il me fait signe d'entrer. C'est la case où il dort avec d'autres garçons. J'entre, c'est sombre, il n'y a pas de fenêtre, mes yeux s'habituent. Le sol est en terre damée, les murs sont aussi en terre, il y a deux lits avec des matelas de paille, des vêtements et un tissu sont accrochés à une corde attachée au plafond. Siaka prend son sac et nous partons.

Ensemble, Queba et moi montons chercher Mette au cinquième étage. Sa chambre est située au fond du corridor, elle aussi du côté sud. La porte est fermée. On frappe, elle nous ouvre, 你们好 (« Bonjour vous deux »), on entre. Mette habite seule, comme beaucoup d'Occidentaux, elle paie un supplément pour avoir sa chambre individuelle.

D'un coup d'œil, je parcours la chambre de Mette. Ici, mon regard prend ancrage sur tout. Autant j'ai eu l'impression que Queba « campait » dans sa chambre, autant maintenant, j'ai le sentiment que Mette habite ici depuis toujours.

Elle a étendu sur le sol quelques nattes de bambou tressé. Le néon au plafond est caché par un papier de couleur rouge et il est éteint. Une lampe de travail est allumée sur la table et, dans le coin de la chambre au-dessus des deux lits placés à angle droit, une lampe suspendue — elle l'a fabriquée à partir d'un panier d'osier acheté à un vendeur ambulant — donne une atmosphère feutrée à la chambre. La fenêtre est fermée, un rideau confectionné d'un tissu rouge aux motifs floraux, très 华 (kitsch), populaire chez les paysans chinois, est tiré et obstrue partiellement la fenêtre.

Une cassette de Jean Michel Jarre joue sur son magnétophone. Une table à thé, basse, en bois, dénichée au marché de 中干村 (Zhong Guan Cun), occupe l'intérieur de l'angle formé par les deux lits, des livres, un chandelier et une pomme y sont déposés. Sur chaque mur de la chambre, des choses sont accrochées, une calligraphie offerte par un ami chinois peintre, des photos de famille et d'amis, une carte de Copenhague, une grande carte de la Chine et deux grands portraits coloriés de Mao et de Chou En-lai, très populaires chez les étudiants étrangers, Européens et Américains surtout. Sur une des deux étagères, un peu de nourriture et de la vaisselle : des bols, des tasses, des baguettes, etc., le tout, chinois évidemment, acheté chez 五道口 (wu dao kou), un petit centre commercial aux allures très Chine Mao situé juste à l'extérieur du campus. Sur l'autre étagère, des livres, quelques revues, quelques bibelots et objets étranges. Je reconnais un 鸽哨 (ge shao), ces sifflets que l'on attache à la queue des pigeons. Un objet intrigant fabriqué avec une petite calebasse et quelques tiges de bambou et recouvert d'un vernis qui le rend étanche et très résistant.

Beijing, quelques jours plus tôt

Je suis chez Hui Ming, il habite avec ses parents une vieille maison sur cour dans le vieux Beijing, tout près de la Grande pagode blanche. Son père me montre le pigeonnier qu'il a bâti sur le toit d'un des pavillons de leur maison. Il aime bien ces 鸽哨 (ge shao) et, surtout, cette musique que les pigeons produisent quand ils s'envolent au-dessus des ruelles du quartier.

Ensemble nous descendons retrouver nos camarades chinois.

Trois-Pistoles, 24 mai 2004

Assis bien au chaud dans le solarium, je regarde l'estuaire. En direction nord, derrière la Rasade Nord-Est, on perd lentement la rive opposée.

De cette pièce qui n'en est pas une, rien n'arrête mon regard.

Je roule entre mes doigts un 鸽哨 (ge shao), mon pouce caresse le vernis, je souffle dans les fentes pour revoir ce son.

J'essaie de mettre de l'ordre dans mes idées, les ranger comme ces bibelots sur l'étagère, les classer peut-être ?

Je dois écrire cet article sur la maison innue.